

D'ALEXANDRE DE RHODES À LULU LA NANTAISE

Le souvenir de l'Indochine française a toujours eu une place particulière dans le cœur des soldats du corps expéditionnaire français, mais, également, dans celui des Vietnamiens qui ont su conserver les témoignages de ce passé en oubliant les exactions réelles ou supposées du régime colonial français alors que dans d'autres pays, de l'ancien empire français, la décolonisation est restée une plaie ouverte comme dans le cas de l'Algérie.



L'Algérie, c'est d'abord l'histoire de la sécurisation de la Méditerranée menacée par les «pirates barbaresques» comme le narre, déjà, le RPF («reverendus pater frater») Pierre Dan dans «Histoire de Barbarie et de ses corsaires» (1649). Sécurisation qui se termine en 1830 avec le débarquement d'un corps expéditionnaire français, prélude à la colonisation du pays achevée en 1848 par l'annexion des territoires de la Régence et la création de trois départements. L'Indochine, c'est d'abord une histoire de missionnaires. Les premiers Français qui pénétrèrent en Annam furent des missionnaires appartenant,

soit à la Compagnie de Jésus, soit à la Société des missions étrangères. Le plus connu, d'entre les premiers, est le Père Alexandre de Rhodes, qui résida dans la péninsule indo-chinoise de 1624 à 1648. Rentré en

France en 1649, il publia l'année suivante la première carte de l'Annam; en 1651 un dictionnaire annamite-latin-portugais et en 1652 une histoire du Tonkin en langue latine. La Compagnie des Indes envoya une première expédition en 1684, mais ne s'intéressa nullement à la péninsule. Il faudra attendre le 28 novembre 1787, avec la signature d'un traité initié par Mgr. Pigneau de Béhaine, représentant de Nguyen-Anh, le futur empereur du Vietnam dans lequel Louis XVI promettait d'envoyer à ses frais quatre frégates, 1200 hommes d'infanterie, 200 artilleurs et 250 Cafres, avec de l'artillerie de campagne. Le roi de Cochinchine cédait, en

reconnaissance, l'île Hoï-nan fermant le port de Tourane, l'île de Poulo-Condor en toute souveraineté, le droit exclusif du commerce dans tout le royaume, l'exemption de tout droit de douane, hors ceux que payaient les indigènes. Avec l'aide de gentilshommes, comme Victor Olivier de Puymanel, grand organisateur de l'armée autochtone, celui qui devint l'Empereur Gia Long conquiert, outre la Cochinchine, le Tonkin et l'Annam. De la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, la péninsule indochinoise n'intéressa absolument pas la France et ce n'est qu'à partir de 1858 que l'armée française intervint pour protéger les missionnaires et les Catholiques qui étaient persécutés par les descendants de l'empereur Gia Long. Intervention qui se conclut par la mise sous protectorat de l'Annam et du Tonkin ainsi que par la colonisation de la Cochinchine. L'Indochine est loin de la métropole, c'est pourquoi l'administration française choisit, très tôt, de s'appuyer sur les élites locales, les mandarins et les lettrés, en les formant à la culture française par l'ouverture de collèges, de lycées et même d'université. La culture française se substitua, peu à peu à l'enseignement confucéen avec une conséquence inattendue, la propagation de l'esprit de 1789, surtout dans le Nord, et la prise de conscience des «Nordistes» que la lutte pour l'indépendance est possible. Une lutte qui doit être menée par le prolétariat ouvrier comme l'illustrent les premières grandes luttes de 1930-1931. Autre caractéristique de la société coloniale due à l'éloignement, le peu de «petits blancs». À part les militaires et les fonctionnaires, peu de Français venaient s'établir en Indochine. On avait, finalement, de grands propriétaires fonciers, de riches négociants et des petits commerçants pour constituer cette élite coloniale. Contrairement à l'Algérie, l'Indochine ne fut pas une colonie de peuplement. On le voit, du reste, avec la place des femmes européennes dans cette société. Avant 1860, on ne comptait que quelques centaines d'Européennes dans toute l'Indochine où leur présence n'est, d'ailleurs, guère souhaitée. Ainsi, à Hanoï, on dénombrait 73 femmes sur 429 Européens en 1885, 219 sur 1088 en 1900... Au recensement des Européens de

1929, on dénombrait environ 6000 femmes! Paradoxalement, mais pas tant que ça, cette absence de femmes européennes va être plutôt bénéfique pour la condition féminine des autochtones qui, au contact de leurs employeurs, ou amants, vont s'instruire et devenir les égéries du mouvement révolutionnaire. La guerre d'Indochine, pour les Vietnamiens, s'inscrivait comme une lutte mondialiste : «La Révolution indochinoise doit se situer dans le front mondial antifasciste pour la démocratie et la paix. Le mot d'ordre de renversement comme celui de "confiscation des terres appartenant aux propriétaires fonciers pour les distribuer aux paysans" furent retirés au profit de la "fondation d'un front populaire anti-impérialiste" rassemblant toutes les couches sociales, les partis politiques et les groupements religieux et ethniques pour l'établissement de libertés démocratiques élémentaires» (Résolution du Comité central du Parti à l'été 1936). Face à des Vietnamiens résolus, la France aligna une armée qui se relevait à peine de la Deuxième Guerre mondiale.

Loin de la métropole, coupés du soutien d'une population qui se consacrait à la reconstruction du pays et de la société, décriés par une partie de l'opinion, ces soldats ont eu d'autant plus de mérite de se battre pour une cause que tous les Français ne partageaient pas. Au cours de cette année de commémorations du 70^e anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine, l'ASAF, à travers des articles publiés dans la revue «Engagement» ou sur son site sur l'Internet, évoquera des batailles ancrées dans notre mémoire collective, mais, également, le souvenir d'hommes, des deux camps, au combat ou tout simplement dans leur vie quotidienne dans ce qui fut considéré comme la «Perle de l'Empire» afin d'essayer de comprendre pourquoi beaucoup de Français connaissent cette réplique de Raoul Volfont, qui résonne comme un hommage à l'Indo. : «Tu sais pas ce qu'il me rappelle? C'est espèce de drôlerie qu'on buvait dans une petite taule de Bien Hoa, pas tellement loin de Saïgon : les volets rouges et la taulière, une blonde comac... Comment qu'elle s'appelait, nom de Dieu?» (Les Tontons flingueurs)...